

une source de richesses incalculables. Aussi, cher ami, si, abandonnant vos rêves métaphysiques, vous vouliez entreprendre quelque spéculation industrielle, et que vous daignassiez adopter une idée étrangère, ce qui n'est guère probable de la part d'un philosophe, je vous engagerais à affermer pour une dizaine d'années les forêts de Millis. Mais vous auriez à vaincre la répugnance des Sardes, méfiants et soupçonneux, et qui ne croient pas qu'il soit possible de faire mieux ou autrement qu'ils ne font eux-mêmes. Au fait, qu'ont-ils besoin qu'un étranger spéculateur vienne leur apprendre, à son bénéfice, le parti qu'ils peuvent tirer de leurs richesses. Ils sont heureux comme ils sont, laissons les donc avec leur bonheur tels qu'ils l'entendent. Quant au devoir que m'impose la reconnaissance, c'est de vous parler du propriétaire de Millis, du marquis de Boyle et de sa royale et gracieuse hospitalité. Son château, d'une élégance toute moderne, s'élève au milieu de la forêt ; les maisons du village blanchies à la chaux se groupent tout au tour, et semblent, vues du sommet des collines, une volée de ramiers abattus sous les arbres. C'est dans cette villa charmante que, voyageur inconnu, je fus reçu comme une ancienne connaissance. Ce jour-là était un dimanche : j'aperçus le marquis au sortir de l'église ; il était entouré des habitants du village, qui adressaient à leur généreux seigneur leurs hommages et leurs demandes. Par un patriotisme plein de coquetterie, il portait un costume sarde, en velours cramoisi, que rehaussait l'or de ses décorations et du collier seigneurial. Il me fit l'accueil le plus bienveillant, le plus affable, et exigea, avec une grâce irrésistible, que je restasse son hôte jusqu'au lendemain matin.

*(La suite à un prochain numéro).*